



FRANÇOIS ET EUGÉNIE DAVID

parents de Papi David

François DAVID (1884-1934)

François est né à Bedodu, dans la même maison que sa mère. Après avoir terminé ses études primaires, il a rejoint la ferme familiale où il s'est consacré à l'agriculture et à la distillation de l'eau-de-vie. Il a étendu ses activités jusqu'au Morbihan pour rentabiliser son équipement, bien que cela impliquait des risques fiscaux liés aux taxes sur l'eau-de-vie et aux dépassements des limites autorisées.

François a effectué son service militaire dans l'artillerie en Algérie entre 1905 et 1906. Mobilisé pendant la Première Guerre mondiale, il a été grièvement blessé lorsqu'une roue de caisson l'a transpercé de l'épaule gauche à la hanche droite. Cette blessure a causé une perte de musculature dans son bras gauche et des problèmes osseux ultérieurs à la hanche droite.



Activités professionnelles et innovations Malgré son handicap, François est resté entreprenant. En collaboration avec un charpentier, il a investi dans une tente démontable pouvant couvrir 200 à 300 mètres carrés, utilisée pour des mariages et des fêtes locales. Cette tente, composée de charpente et de toile de bâche, attirait une clientèle fidèle pour des événements rassemblant jusqu'à 200 personnes. Initialement sans parquet, les invités dansaient parfois dans la boue, mais un parquet a été ajouté par la suite pour plus de confort.

Après la guerre, dans les années 1920, François a construit deux chalets identiques à La Baule, qu'il a vendus rapidement et de manière satisfaisante. Cette vente a permis l'acquisition d'un terrain rue des Evens à La Baule et la construction d'une épicerie près de la place des Palmiers. François et Jeanne Hallereau ont été les premiers gérants de cette épicerie, connue pour ses cidres de Bedodu. Plus tard, elle a été transformée en crêperie "Oriane".



Contribution communautaire François a instauré un concours agricole à La Grigonnais, qui se déroulait tous les deux ans à Vay. Les meilleurs animaux d'élevage étaient sélectionnés et récompensés par des prix et des médailles. En 1933, François a présidé son dernier concours appuyé sur une béquille. Il est décédé en 1934, atteint par un cancer. François était également conseiller municipal de Vay, où il a entrepris des actions pour améliorer les chemins ruraux, notamment en ouvrant une carrière à Maquignac pour extraire et cribler le sable.

Eugénie THOMAS (1885-1958)

Eugénie est née en 1885 à la Bretonnière, où son père était charpentier. Après la mort de celui-ci, elle a déménagé au Bourg avec sa mère. Eugénie a travaillé comme employée de maison chez un oncle à Cheméré avant de devenir couturière-lingère. Elle a investi dans une machine à coudre grâce à un emprunt, une pratique rare à l'époque.

Vie de famille et gestion de la ferme Après son mariage avec François, Eugénie s'est installée à Bedodu et a combiné les travaux de la ferme avec ses compétences en couture. Elle traie les vaches et s'occupait de la lingerie et de la couture, perfectionnant ainsi son métier. Pendant la Première Guerre mondiale, François a été mobilisé et blessé, laissant Eugénie gérer la ferme et élever leurs enfants.



L'après-guerre a été marqué par des difficultés financières et la gestion d'une épidémie de tuberculose dans le troupeau bovin. Eugénie a vendu le cheptel à un prix réduit pour éviter les risques de retour, entreprenant des travaux pour améliorer la ferme. Elle a fait face à de nombreux défis financiers mais a persévéré grâce à son adaptabilité et sa force intérieure.

Après la mort de François en 1934, Eugénie a continué à soutenir ses enfants et à pratiquer la couture. Elle a aidé ses enfants et petits-enfants tout en vivant à La Rochette, où elle a transformé l'ancien atelier de bourrellerie en maison. Eugénie a continué à coudre et à rendre visite à ses enfants. Elle est décédée en 1958 des suites d'un cancer de la plèvre.

François et Eugénie ont eu quatre enfants :

- **Armande (1912-1988) - Elle s'est mariée avec Pierre Lecerf en 1932 et s'est installée à La Brunelais.**
- **François (1913-1944) - Il a disparu pendant la Seconde Guerre mondiale en janvier 1945. Eugénie a souffert de l'incertitude entourant sa disparition.**
- **Michel (1919-2000) - Il a appris le métier de bourrelier et a continué à travailler dans ce domaine après la guerre. En 1945, il a transféré son atelier de bourrellerie à La Rochette.**
- **Eugénie (1924-2010) - Elle a vécu jusqu'à l'âge de 86 ans, poursuivant la tradition familiale de résilience et de dévouement.**



1911



La ferme de Bedodu



Pierre
Mérel



Eugénie et François
David

Paul et Marie
Ronceray

Marie David
(née Bréhier)
avec Michel,
son petit fils :
Papi David)

Armande et François
David



Léon et Agnès David
(née Bricard)

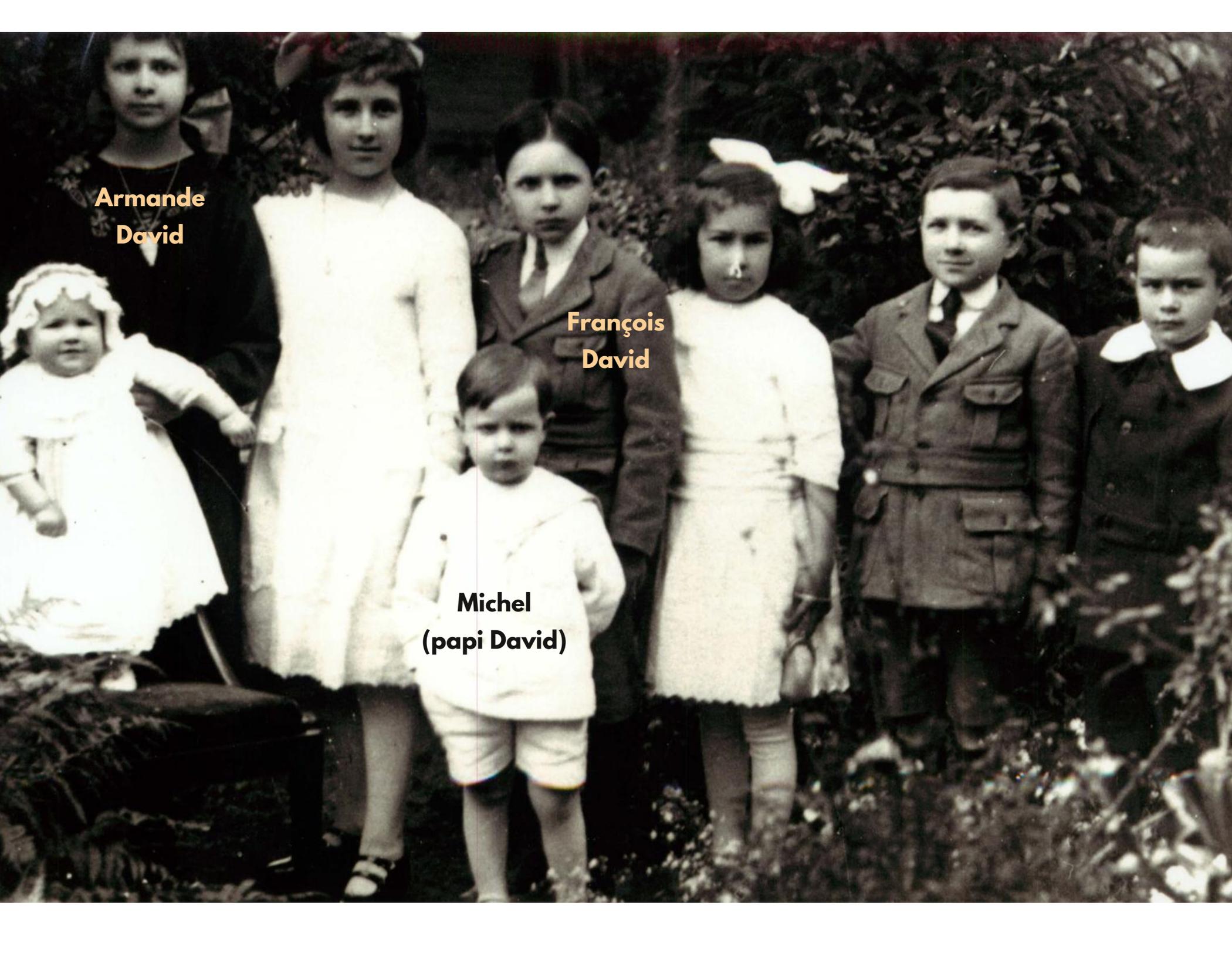
Victorine Caharel
(patronne de Bedodu)



Fr. Jean Thomas, Eugénie et François David

François David, Léon et Agnes David (née Bricaud)

**Marie Ronceray, Paul Ronceray, Anne-Marie Ronceray (Thomas), Marie Bréhier (David) Marie Ronceray, François David, Armande David,
avec Michel (Papi David) (Beaumard)**



**Armande
David**

**François
David**

**Michel
(papi David)**









Vous qui l'avez connu et aimé
SOUVENEZ-VOUS DANS VOS PRIÈRES
DE

FRANÇOIS DAVID

décédé à La Grignonais, le 31-Janvier 1934

DANS SA 49^E ANNÉE

Frappé par la main de Dieu, il n'a connu ni la plainte,
ni le murmure. *(Job)*

C'est la force de celui qui part de penser qu'il veillera
sur ceux qui restent; c'est la consolation de ceux qui
demeurent de prier pour celui qui est parti.

(Lacordaire)

La bonté et la droiture de son cœur lui valurent de
nombreux amis.

Une bonne œuvre, un service à rendre, ne lui pesaient
jamais; il les accueillait toujours avec joie. *(St Clément)*

*Miséricordieux Jésus, donnez-lui le repos éternel !
(7 ans, 7 quar.)*



Vous qui l'avez connue et aimée
Au Sacrifice de la Messe
Dans vos Communions, dans vos Prières
SOUVENEZ-VOUS DE L'ÂME
de

Eugénie DAVID

Endormie dans la Paix du Seigneur
le 30 Novembre 1958, dans sa 73^e année,
après avoir offert à Dieu, ses souffrances.

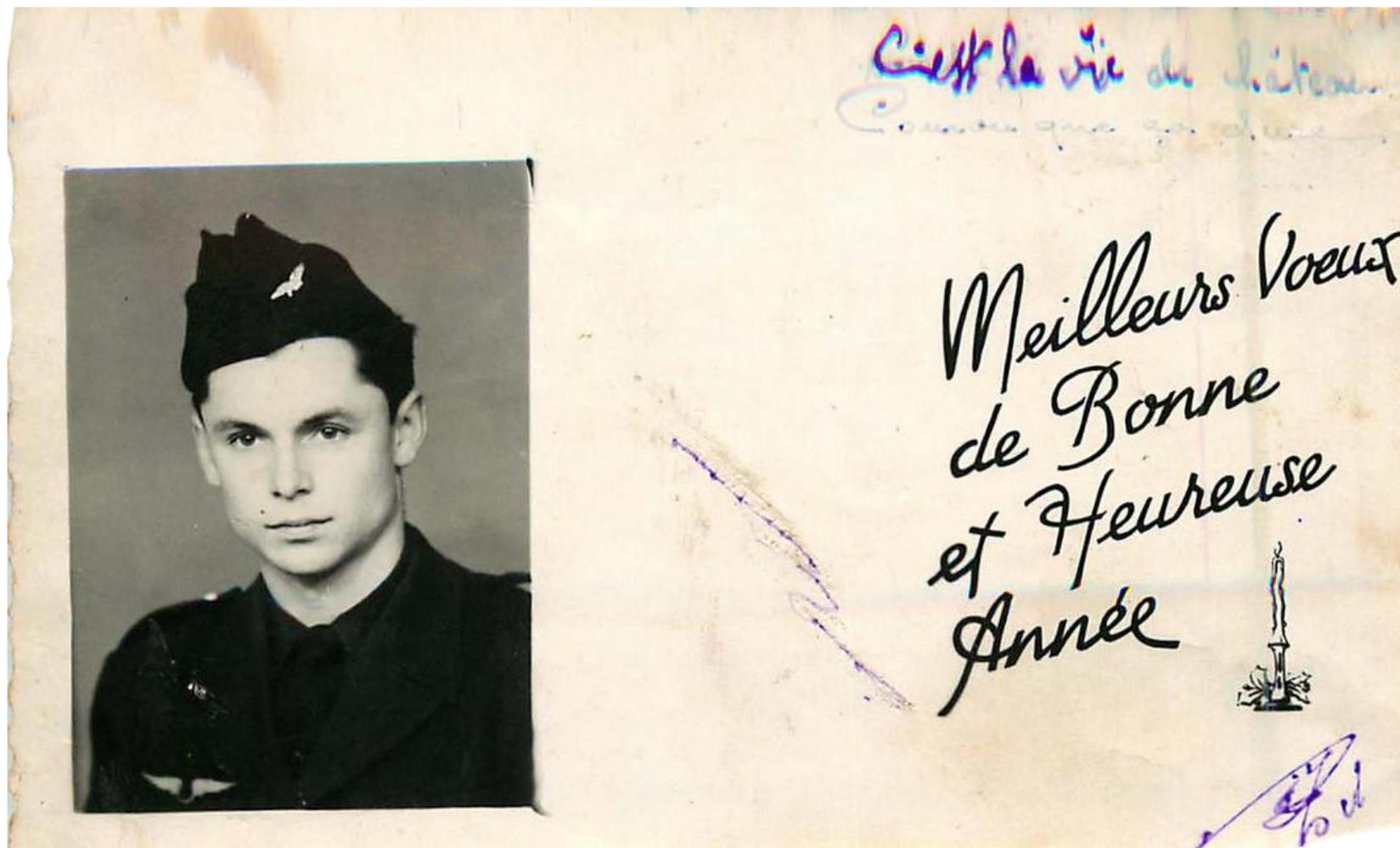
Ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas
d'espérance. Puisque le Christ est mort et ressus-
cité, croyons que Dieu réunira ceux qui sont morts
unis à Lui.

(St-Paul)

Armande David (soeur de Papi David)



Entre 9 et 12 ans, Armande partageait ses jeux, sa chambre et ses activités avec sa cousine Marie Ronceray. Marie et son frère Paul étaient envoyés au Canada par leurs parents pour étudier en français. Après l'école primaire et deux années supplémentaires à Toutes Aides à Nantes, Armande est retournée à la ferme en 1925, où elle s'est bien adaptée. Elle était une personne simple, directe dans son langage, préférant des relations sans complications ni protocole. Bien qu'elle n'aimait pas changer ses habitudes, elle aimait sa liberté, la nature et le contact avec les animaux, en particulier ses chiens, les veaux, les vaches laitières, les porcs, les poules et les canards. Plutôt fermière que femme au foyer, elle s'est mariée à l'âge de 20 ans et le foyer s'est installé temporairement à la Brunelais. Deux enfants, Pierre et Bernard, y sont nés. La mobilisation de 1939 a perturbé leurs projets, mais après la démobilisation en 1940, le couple a repris l'exploitation de Bedodu, où Armande est née. Pendant 20 ans, l'exploitation a prospéré avec des améliorations constantes des conditions de travail et de confort. Cependant, des problèmes de santé, des interventions chirurgicales et des séquelles ont entraîné une réduction de son activité. Après le décès de son mari Pierre en 1971 d'un cancer du côlon, Armande a cessé ses activités agricoles, laissant l'exploitation à son fils Pierre, agriculteur au Vauguillaume. À la retraite, elle a choisi de s'installer dans le village voisin de la Brunelais, où elle avait passé ses premières années de mariage. Armande était facilement influençable, les Témoins de Jéhovah l'avaient approchée mais elle a rompu les liens après deux ans. Malgré leurs recommandations, elle a entrepris un pèlerinage à Lourdes avec des malades. Elle a confié à des voisins que c'était à l'âge de 60 ans qu'elle avait compris la foi de sa mère. Ses derniers jours à l'hôpital de Nozay ont été marqués par la peur de souffrir plutôt que la peur de mourir. Elle est décédée le 24 juillet 1988.



**Pierre Lecerf, mari d'Armande (soeur de Papi David)
père de Pierre et Bernard Lecerf.**

Lors de sa mobilisation en 1939.



**François et Armande
(frère et soeur de Papi David)**

**François
disparu à la guerre, en 1944**



François David (frère de Papi David), disparu à la guerre en 1944



Né à La Grigonnais le 06/02/1913, il a disparu en 1945 lors de l'avancée russe en Prusse orientale en se repliant vers Dantzig.

Enfance pleine de vitalité : curieux, aventurier, découvreur de nids d'oiseaux, grimpeur d'arbres, chasseur de pies et de corbeaux considérés comme nuisibles ; mais aussi piègeur de grives et de merles qu'il vendait à 1 franc ou 1 franc 25 aux chasseurs. Il était l'un des meilleurs grimpeurs du mât de cocagne lors des fêtes locales.

Doté d'un instinct de chasseur, passionné de tir à la carabine, ce qui déplaisait à son père. Il aimait aussi les défis : à 16 ans, il s'était procuré une canne-fusil pour chasser les pigeons ramiers, nombreux à cette époque et se déplaçant en groupe. Le garde-chasse et le pigeon.

À 18 ans, il s'est offert un fusil et un permis de chasse, avec l'autorisation accordée à contrecœur par son père, qui avait une devise mettant le travail bien avant les loisirs. "10 chasseurs, 10 pêcheurs, 10 danseurs, ça fait 30 gueux". Comme François aimait aussi danser, à son avis, ce n'était pas tout à fait incompatible.

Il avait été un bon élève. Après l'école primaire, il avait suivi et réussi pendant deux ans des cours par correspondance avec les cours Pigier en Commerce-Comptabilité pendant ses temps libres, bien qu'il n'ait pas eu l'occasion de les valider. Au travail à la ferme, il était assez efficace, rarement fatigué ; ses lectures étaient axées sur les livres d'exploration et de découverte.

Il avait demandé à effectuer son service militaire hors de France, ce qu'il fit à Bizerte en Tunisie. Bien qu'il ne fût pas spécialement militariste, il s'intéressait tout de même à la technique de l'artillerie, et il en est sorti maître pointeur. Il s'agissait d'artillerie légère équipée de chevaux, et à cette époque encore coloniale, il aimait beaucoup les entraînements au manège, les défilés et les parades avec ces petits chevaux arabes si spectaculaires en fantasia.

Pendant son séjour à Bizerte, il rencontrait souvent son oncle, le père blanc Pierre Thomas, en semi-retraite de mission, s'occupant du musée archéologique de Carthage près de Tunis.

De retour du service militaire, il est revenu aider sa mère dans l'exploitation en polyculture ; mais avec l'expansion de la cidrerie, il a modernisé cette activité en motorisant le broyage, en installant un pressoir hydraulique et des pompes pour le soutirage.

Depuis deux générations, la famille David possédait un alambic. Pendant la maladie du père François, cet alambic et la clientèle ont été confiés à un gérant pendant 3 ou 4 ans. En 1935, ce gérant a acheté du matériel à un collègue en cessation d'activité, laissant l'alambic, qui avait souffert d'un manque d'entretien, destiné à la réforme. François a relevé le défi de réviser cette machine et de reprendre sa place sur le chantier public. Sans clause de non-concurrence, une partie de la clientèle a dû être reconquise, en ajoutant un service à risque basé sur la confiance des clients pour la distillation des excédents.

De 1939 à 1945, dès les premiers jours de septembre 1939, les mobilisés partaient en chantant « Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried, si on la trouve encore là » (la ligne Siegfried étant une fortification derrière la frontière allemande). Leur formation a progressé en Allemagne, occupant une partie de la Sarre pendant l'hiver 1939, après que cette zone ait été vidée de ses habitants. Hitler a jugé que les forces françaises étaient mal équipées malgré la ligne Maginot, utilisant des chevaux réquisitionnés, ainsi que des voitures et camionnettes civiles plus ou moins en bon état. En mai 1940, la retraite massive a commencé, et leur formation, revenant vers le Nord, s'est retrouvée encerclée dans la poche de Dunkerque, puis faite prisonnière et envoyée au stalag 1 B en Prusse orientale.

En 1943, François a tenté une évasion qui a échoué, puis a été transféré au stalag 1 A où il a tenté une autre évasion, qui a également échoué. En janvier 1945, avec l'avancée de l'armée russe, les prisonniers ont été déplacés vers Dantzig. Les derniers témoignages laissent penser qu'il avait décidé d'anticiper sa libération en espérant être libéré par les Russes. François s'est arrêté pour réparer son traîneau, peut-être pour ne pas suivre le mouvement. Selon un document de décès, un bombardement aurait tué dix prisonniers français. François n'ayant pas reparu, cela confirme la thèse de son décès.

Privilège des bouilleurs de cru (droit exercé librement sous l'ancien régime, aboli pendant la révolution, rétabli à des fins politiques par Napoléon en 1908) permettant de distiller pour son propre usage, 10 litres d'alcool pur par an et par bouilleur, soit 1000 degrés. Le bouilleur devait être propriétaire ou exploitant de vergers fruitiers, le droit était transmis de génération en génération jusqu'en 1960. Ce privilège n'est plus en vigueur depuis 1923, mais à l'époque il était de 35 litres (ce qui explique certainement de vieilles habitudes de tenter de récupérer quelques litres en soustrayant sur la déclaration à la régie des contributions indirectes).

La régie locale était située au bureau de tabac, le poste des contributions indirectes était cantonal, donc une relation courante, mais il y avait aussi des équipes mobiles qui arrivaient à prendre sur le fait les contrevenants lors de soustractions. Les sanctions étaient sévères pour le bouilleur, le client et le traiteur.

Sur ce chemin acrobatique, François s'était entraîné pour les soustractions évoquées précédemment. Il passait en vélo en tenant un seau pour mélanger de l'alcool au ruisseau en cas de rencontre douteuse. Selon son plan, il se laissait tomber avec le vélo et surtout le seau. Cette situation s'était produite une fois. Sa réponse à la question "Où allais-tu avec ton seau ?" était logique : au village pour chercher de l'eau potable afin de régulariser la production. Le seau était déjà bien lavé et prêt à servir au retour de l'eau potable.

Garde-chasse et pigeon

La Grigonnais disposait d'une société de chasse avec un règlement permettant 2 jours de chasse par semaine et un garde assermenté pour surveiller. Ce garde se trouvait à une distance de 800 à 1000 mètres en ligne droite de Bedodu. François avait sa propre méthode pour chasser les pigeons ramiers qui se posaient en groupe sur les champs ou les arbres, ce qui le tentait fortement. Le garde l'avait déjà repéré à cause des coups de feu et des informations reçues. Un jour, pendant que les bœufs attelés à la charrue travaillaient, il était parti tirer des pigeons posés sur de grands chênes à quelques centaines de mètres. Le garde, attiré par le coup de feu, était rapidement arrivé sur les lieux. François, de retour à la charrue, avait jeté le pigeon et le fusil dans la raie ouverte. L'attelage était reparti, recouvrant ainsi les objets de la querelle. Une marque de pied sur la terre servirait de repère pour récupérer la chasse. Malgré ces petites aventures, il n'y a jamais eu de rancune entre eux et ils ont souvent trinqué amicalement.

Évasion planifiée

Une lettre étrange ? Une enveloppe adressée à son frère Michel contenait un papier gras et froissé. Malgré l'écriture lisible de François, le déchiffrage fut laborieux. Nous avons fabriqué un carton à double fond contenant un costume civil d'été très léger avec des accessoires minimales. François avait élaboré un plan pour récupérer le carton, mais les colis étaient contrôlés lors de la distribution. Grâce à des messages codés, nous avons appris que le colis était arrivé en bon état, mais un deuxième échec a été constaté plus tard. Les difficultés à surmonter étaient nombreuses en considérant la position géographique de la Prusse orientale, à l'est de l'estuaire de la Vistule et de Dantzig.



**Pierre-Marie et Jean Thomas,
(oncles de Papi David),
frères blancs (missionnaires en Afrique)**

Jean-Marie Thomas, père blanc (oncle de Papi David)



Le Père Jean M. Thomas, né le 23-6-1879 à La Bretonnière la Grigonnais, dans le diocèse de Nantes, a entrepris ses études de philosophie à Binson (Algérie). Il a ensuite rejoint les Pères Blancs le 5-10-1902, a prononcé ses vœux le 15 sept. 1905, et a été ordonné prêtre le 29-6-1906. Dès le début, il nourrissait le désir naturel de rejoindre son frère Pierre dans les missions du Soudan-Français, mais les Supérieurs l'ont assigné au Tanganyika (Afrique équatoriale est), ajoutant ainsi une valeur supplémentaire au sacrifice de la séparation. De 1921 à 1924, il a travaillé à Karema, Kate, Galula, Zimba et Mkulwe lors de sa première mission, puis a passé trois ans à Thibar (Tunisie) pour retrouver sa santé après une retraite en 1922. En 1924, il est devenu supérieur à Kala avant de retourner à Kate et Karema (Tanganyika). En 1932, après un nouveau voyage en Europe, il est devenu supérieur à Kigoma et Kala (actuellement en Tanzanie). En 1939, il était à la Procure de Nantes, puis à Thibar en 1948 avant de partir pour Béja (Tunisie), où il est décédé le 15-3-1949 des suites d'une phlébite et d'une angine de poitrine. Toujours enjoué, le Père Thomas était un grand bavard, particulièrement passionné par les missions. Il considérait que sa vie au Tanganyika était un don de la Providence, malgré les défis posés par la faible densité de population et la présence de fauves. Il n'hésitait pas à affronter les lions au cours de ses visites pastorales, ajoutant à son tableau de chasse une vingtaine de ces félins. Sa passion pour la chasse lui a même valu le surnom de Nemrod, et il a même aidé des cinéastes anglais à recréer la mort de Livingstone. Cependant, sa véritable dévotion était consacrée à son travail apostolique. Mgr Birraux avait une véritable affection pour lui. Le Père Thomas avait une mémoire exceptionnelle de sa jeunesse et de ses voyages, et lorsqu'il écrivait à ses amis, il se remémorait les scènes de la vie quotidienne et les environnements qu'il avait rencontrés.

Rencontre à Djibouti

Pendant une escale à Djibouti, en se promenant sur le quai, Jean rencontre le commandant du port qui l'interpelle : "Vous rentrez au pays ?" Jean répond : "Oui, je rentre en France pour me remettre en forme. Je passerai par Vichy puis je me rendrai en Bretagne." Le commandant révèle qu'il est également un peu breton. Un rapprochement géographique s'opère : Jean mentionne qu'ils pourraient s'être déjà croisés, étant tous deux originaires du pays nantais. Le commandant Verger confirme en précisant qu'ils sont tous les deux de La Grignonnais, et plus particulièrement de La Bretonnière, nés à seulement 300 mètres l'un de l'autre. Ils ignoraient chacun le parcours de l'autre, ce qui rend leurs retrouvailles d'autant plus joyeuses.

Tireur de précision

Après avoir animé une conférence sur les missions chez "Les Crabes", une colonie de vacances dirigée par Mgr Loutil (alias Pierre l'Ermite, un chroniqueur du journal La Croix), le Père Jean partage un moment de détente avec les jeunes dans une fête foraine. Quelques jeunes essaient un jeu de tir, mais les balles peinent à atteindre la cible. Le Père Jean se lance également, ajuste sa visée, et remporte une bouteille de champagne en touchant 5 œufs dans un autre jeu. Malgré la difficulté, 20 œufs sont touchés, ce qui fait sourire la tenancière du stand. Le Père Jean, soucieux du coût des munitions, décide de ne garder qu'une bouteille pour lui et en achète une pour les jeunes afin qu'ils puissent en profiter et se sentir fiers de leur ami missionnaire.

Le serpent python

Un jour, le cuisinier de la mission signale la présence d'un serpent endormi dans la poubelle. Le Père Jean, ému par la beauté de la peau du serpent, décide de ne pas le tuer brutalement. Avec précaution, il ajuste sa carabine et, après un scénario bien orchestré, parvient à abattre le serpent d'un tir précis, préservant ainsi la peau pour une vente de charité à Mgr Loutil.

Chasseur expérimenté

Dans l'ancien Tanganyika, aujourd'hui la Tanzanie, où les fauves pouvaient représenter un danger près des habitations, le rôle de chasseur était crucial pour assurer la sécurité de la mission. Le Père Jean se souvient d'une rencontre avec une lionne, dont il a senti le souffle chaud derrière lui, et qui a nécessité un choix stratégique pour échapper à l'animal. Après un moment d'émotion intense, sa décision audacieuse lui a permis de se sortir indemne de cette situation périlleuse.

Pierre-Marie Thomas, père blanc (oncle de Papi David)



Le Père Pierre-Marie Thomas est né le 31 décembre 1869 à St-Victor de la Grigonnais. Il fut parmi les premiers baptisés dans cette nouvelle paroisse du diocèse de Nantes, au sein d'une famille généreuse qui a donné au Seigneur une religieuse Ursuline et un autre Père Blanc, le Père Jean Thomas, ordonné en 1906 et décédé en 1949 après une longue mission au Tanganyika. Il est noté dans les archives du défunt qu'il est entré au séminaire diocésain de Nantes à l'âge de 11 ans, y passant 6 années. Doté d'une belle voix, il bénéficiait d'une certaine indulgence envers de petites infractions au règlement. À 17 ans, il ressent l'appel de l'Afrique, où des missionnaires nantais faisaient déjà partie des premières expéditions vers les pays des Grands Lacs, accompagnés d'un zouave pontifical, le Capitaine Joubert, également originaire de Nantes. Avant de quitter le pays, ces nouveaux missionnaires ont visité le séminaire pour dire au revoir, leur enthousiasme a conquis Pierre. En 1886, il embarque à Marseille pour Alger, au séminaire des Pères Blancs à Saint-Eugène. C'est là que le Cardinal Lavignerie a remarqué la belle écriture de Pierre et a fait appel à ses services pour des copies et des envois d'adresses en 1889. Il effectue son service militaire, endossant l'uniforme des zouaves du régiment d'élite, puis devient infirmier après sa formation. Après avoir pris l'habit en 1890, il a souvent été le secrétaire particulier du Cardinal Lavignerie, et a volontiers rédigé ses mémoires sur le Fondateur, qu'il a également assisté lors de sa dernière maladie. Lorsque la mort du Cardinal était proche, le jeune séminariste a pris possession d'un modeste porte-plume désormais inutilisé par son propriétaire, instrument qu'il a précieusement conservé pendant 66 ans, avec l'intention de le léguer à la Maison Générale par testament.

Le Père Thomas a prononcé son serment le 16 septembre 1893, 18 mois avant son sous-diaconat, et a été ordonné prêtre le 21 mai 1896. Malgré sa profonde culture appréciée par ses confrères, les notes des professeurs du scolasticat sur son compte étaient peu flatteuses : "Intelligence médiocre, moyens suffisants, intelligence très ordinaire". Il a été nommé à St. Louis (le Carthage) juste après son ordination, puis à l'Institut Lavigerie, où il a enseigné avec succès pendant 5 ans. Son caractère vif et enthousiaste plaisait aux élèves, dont Mgr Legendre, actuellement Chancelier de l'archevêché de Carthage.

En 1900, le Père Thomas a demandé à être envoyé au Soudan français, où il a passé une douzaine d'années en deux mandats. Après un bref séjour en France, la septième caravane des Pères Blancs est partie de Marseille pour le Soudan (le 5 novembre 1901, le 8 à Gibraltar, le 11 aux Canaries, le 12 départ vers Dakar pour le 15, le 17 à Conakry, puis par fleuve et divers transports jusqu'à Ségou, où ils ne sont arrivés que le 7 janvier 1902 (vive l'avion).

Son premier poste était à Ségou, où il a été secrétaire de Mgr Hacquiard, puis a pris en charge une partie des travaux de la mission après la disparition de ce dernier en avril 1901. En 1902, il est devenu supérieur de Kati, Banankouroti et Patyana. En 1905, il est parti à Tombouctou (zone fortement influencée par l'islam), mais ce poste des Pères Blancs a été supprimé dès 1906. Il est retourné à Ségou et a aussi été Procureur, se réjouissant des mesures prises par le gouvernement pour libérer les esclaves.

En 1909, il a organisé des catéchismes pour les femmes et les jeunes filles, mais son successeur a abandonné ces instructions. Il a alors conclu que "Si nous ne convertissons que des garçons, notre œuvre restera boiteuse, car on sait ce que valent les mariages mixtes, en Afrique surtout". Il a été chargé d'explorer la boucle du Niger pour trouver des endroits propices à de nouvelles missions.

En septembre 1914, il a été mobilisé à Blida comme infirmier, puis en 1918, Clémenceau l'a associé à Mgr Lemaitre pour prendre contact avec les troupes noires mobilisées en France. Le Père Thomas a soutenu le moral des soldats en parlant leur langue lors de ses tournées dans les différents secteurs. Après l'Armistice, il s'est rendu à Thibar en Tunisie, où il a travaillé comme postier et secrétaire pour l'exploitation vinicole pendant 6 ans, se levant souvent avant l'aube pour réciter son Bréviaire pendant les récréations.

En 1925, il s'est rendu à Laghouat, un oasis en Algérie, pour desservir la succursale d'Aflou et a commencé à étudier l'arabe. De Laghouat, il a envoyé des caissettes de dattes, parmi les plus renommées d'Algérie, à sa famille.

Les défis pour apprendre l'arabe restant ardu, le Père accepte, en 1928, de s'occuper du recrutement en Bretagne, à partir de Guingamp. Malheureusement, des inflammations et des plaies aux pieds l'empêchent de se déplacer dans la région, rendant l'hiver difficile alors que sa nature s'était adaptée à l'Afrique. De retour en Algérie à l'Oued-Aïssi puis à St-Monique, il exprime une appréciation positive pour cette paroisse : « Nos arabes chrétiens gagnent à être mieux connus ; ils ont beaucoup de bon en eux. La foi est vive chez la plupart. » Le Père Thomas aurait préféré rester dans cette oasis s'il n'avait pas été atteint d'une grave maladie aux yeux, ce qui l'a amené à célébrer la « Messe de Beata » ou de « Réquiem ». En 1932, il se trouve à Pau avant de se rendre à Nantes pour y retrouver son frère arrivé du Tanganyika et subir une opération de la cataracte effectuée par le docteur Sourdille, renommé pour cette spécialité. Ses yeux améliorés lui permettent ensuite, pendant 13 ans, d'accueillir les visiteurs et les touristes en tant que guide et assistant du conservateur du musée archéologique de Carthage, tout en continuant son apostolat auprès des soldats d'Afrique occidentale sénégalais et soudanais. À Bou-Kriss, où il s'installe en 1950, le Père Thomas se consacre principalement à la souffrance et à la prière, étant atteint d'inflammation aux jambes et immobilisé. Incapable de rester debout, il sollicite l'autorisation de célébrer la messe assis. Son cœur fonctionne mal, et chaque lettre envoyée à la Maison Généralice évoque son prochain départ pour l'au-delà. Malgré tout, l'ambiance de Bou-Kriss lui plaît : « J'ai trouvé le calme que je cherchais. Nous sommes ici 10 confrères, tous des vétérans, des personnes expérimentées ; nous totalisons à nous tous 650 ans. » C'est aussi à Bou-Kriss que se trouve la tombe du père Martin Leray, également Père Blanc originaire de la Grigonnais. Une photo le montre assis près de la tombe de son confrère. Malgré des périodes d'amélioration, son grand âge l'empêche désormais d'aller plus loin. Assez affaibli depuis la fin d'avril, il montre des signes de déclin, si bien que le jour de la Pentecôte, il reçoit les derniers sacrements entouré de ses confrères et de jeunes scolastiques. Il était le dernier des Pères Blancs à avoir côtoyé et connu personnellement le Cardinal Lavigerie, leur fondateur. Son plus grand espoir était de le retrouver, ce qui se réalisa le 3 juillet 1958. Un livret manuscrit raconte le voyage de Marseille à Ségou (Soudan). Le Cardinal Lavigerie, fondateur des Pères Blancs, était un homme de caractère, une figure importante de l'Église dans les années 1870-1890, ainsi qu'une personnalité influente en Afrique du Nord. Proche du pape Léon XIII, il prônait l'ouverture sociale de l'Église, bien que certains milieux, encore attachés à la tradition, y soient réfractaires à l'époque. Le toast d'Alger est un événement marquant où le Cardinal, en novembre 1890, a déclaré le ralliement de l'Église à la République en l'absence du gouverneur général. Cette prise de position lui a coûté une partie de sa popularité, notamment parmi ses soutiens, mais il a tenu bon malgré les critiques et les controverses. Le Père Thomas, reconnu pour sa belle écriture, avait été choisi par le Cardinal pour ses compétences et son dévouement. Admirateur de Mgr Lavigerie, il l'avait côtoyé en tant qu'infirmier et secrétaire, et avait toujours entretenu une relation respectueuse avec lui. Le Père Pierre avait un bréviaire gravé de ses initiales, offert par le Cardinal, qu'il perdit dans un naufrage sur le Niger, une perte qu'il regretta profondément.